

## UNE PARTIE DE CHASSE CHEZ LES FRIGON dans les années quarante

- II -

Jean-Pierre Frigon (194)

### LA PRÉPARATION

L'arrivée de l'automne à Shawinigan, comme dans la plupart des petites villes frontalières de la province, amenait une période d'activité fébrile chez de nombreuses familles ouvrières. En effet, les semaines précédant la saison de chasse, on voyait les chasseurs se consacrer avec minutie à la préparation de leur expédition. Les règlements régissant la chasse avant la guerre étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui. La saison de chasse à l'orignal notamment s'échelonnait alors de la mi-septembre à la fin de novembre. Dès le début de septembre, les adeptes astiquaient et vérifiaient leurs armes, préparaient leurs munitions, leurs paquetages et leurs vivres. Il n'était question que de gibier dans les conversations animées que les chasseurs échangeaient entre eux. La fièvre de la chasse s'était emparée d'eux.

Les armes, à l'époque, constituaient un luxe dispendieux et il était bien rare de compter plus d'une carabine par famille. Ainsi dans le groupe des trois frères Frigon, seuls les chefs de famille en possédaient une. Mon grand-père Bruno, peu après la Première guerre, avait fait l'acquisition d'une carabine Ross de calibre .303. C'était une arme de guerre qu'il avait obtenue, paraît-il, d'un ancien militaire. Avec cette arme, il avait mis la main sur un stock de 1 000 cartouches, le tout à prix d'ami bien sûr. Il possédait également un fusil de calibre .16 pour la «petite chasse». Il prenait un soin jaloux de ses armes, leur accordant toute l'attention que méritait un bien aussi précieux. Avec la venue de l'automne, il passait de longues heures à nettoyer, à dégraisser et à astiquer; sa carabine devait être impeccable. «Sa carabine, nous confie Roland, c'était à lui, c'était aussi précieux que sa montre!»

Comme beaucoup d'autres, mon grand-père Bruno sortait alors ses «habits de chasse». Un pantalon militaire, une chemise de flanelle épaisse, de bons chaussons de laine constituaient l'essentiel de sa tenue. Les bottes faisaient l'objet d'un soin particulier. Il fallait les graisser à plusieurs reprises afin qu'elles restent étanches pendant toute la saison. Rien de plus désagréable en effet que de patauger dans des bottes humides pendant deux semaines. Les chasseurs «passaient un mois de temps à « huiler »<sup>(1)</sup> leurs bottes deux à trois fois par semaine pour qu'elles soient bien imbibées d'huile pour ne pas prendre l'eau, se souvient Roland».

Les couteaux forment une partie très importante et fort dispendieuse de l'équipement du chasseur. Il faut des lames de grande qualité pour débiter facilement un orignal de plusieurs centaines de livres. Or, à ce chapitre, Bruno Frigon et ses frères mirent leur employeur à contribution. Charles Édouard, travaillant à l'atelier mécanique de la Shawinigan Water and Power, mit la main sur plusieurs lames d'usage industriel de fort bonne qualité. La compagnie jugeait qu'elles avaient fait leur temps et les avait mises au rebut. Charles Édouard les récupéra avec empressement et sut leur donner une nouvelle vocation. Il les reconditionna en un attirail complet de couteaux de chasse. Il fallait les aiguïser chaque saison avec le soin même du boucher.



En dernier lieu, on s'occupait des vivres. On se procurait des fèves, du lard, des pois, du bacon, des œufs, du beurre et quelques conserves<sup>(2)</sup> en quantité suffisante pour nourrir six à dix chasseurs pendant deux semaines. Là, on était prêt à monter au camp.

### LA MONTÉE

C'est par le train que les gars se rendaient à leur territoire de chasse. Entre Shawinigan et Parent, le train s'arrêtait, sur demande, pour permettre aux chasseurs de débarquer. Une ambiance gaillarde et joviale régnait dans ce train bondé de chasseurs, c'était le train de la bonne humeur. Partis de Shawinigan vers 22 h 00, les gars du Club

Caribou débarquaient dans la région du Lac Brochet vers minuit et demi. Il s'agissait d'un endroit très sauvage à mi-chemin entre Hervey-Jonction et La Tuque.

On ne sait par quelle fortune le père Nobert s'était établi dans ce trou perdu, mais quoi qu'il en soit il y exploitait une petite ferme qui faisait, tant bien que mal, vivre sa famille. La saison de chasse apportait à Nobert un revenu d'appoint appréciable. Il hébergeait les chasseurs à leur descente du train et transportait leurs bagages jusqu'à leurs camps. A leur descente, les chasseurs du club Caribou étaient accueillis par Nobert chez qui ils passaient la nuit. Cet accueil devait être des plus chaleureux, car ils laissaient toujours au colon un petit dix onces de gin en guise de remerciement. Le lendemain matin, après un copieux déjeuner, les chasseurs entreprenaient la longue marche vers leur territoire de chasse.

Pour parvenir au camp du Club Caribou, il fallait emprunter un portage de près de quatre milles et demi de long. Le trajet se faisait à pied. Les membres du groupe apportaient armes et munitions ainsi que de quoi manger pour la journée, Nobert devant acheminer le reste des bagages par la suite. Ce dernier montait dans l'après-midi avec un cheval et une «bracagnole» sur laquelle il avait chargé les provisions. Il s'agissait de deux troncs d'arbres attelés au cheval et reliés entre eux par une petite plateforme sur laquelle on disposait les bagages.

Pendant ce temps, les chasseurs avançaient tant bien que mal dans le portage des plus accidentés. Celui-ci était très montagneux et franchissait quelques marécages. «Ça montait comme dans la face d'un bœuf, se souvient Roland. » Sac au dos et fusil en bandoulière, la montée s'avérait très exigeante. A mi-chemin, on parvenait à un petit ruisseau où on faisait une pause. On en profitait pour boire une petite rasade de gin, histoire de se donner du cœur au ventre. Au début de l'après-midi, on parvenait enfin au camp qu'on devait remettre en état après un an d'absence.

Le prochain article portera sur les conditions de vie du chasseur.

1- En fait, les bottes étaient graissées avec de la graisse d'ours, ou encore du suif de porc, mais dans la région on dit indistinctement graisser ou huiler les bottes. Le terme huiler est utilisé dans une citation de mon père. Il disait que les chasseurs « huilaient » leurs bottes, mais en fait ils les « graissaient ».

2- À cette époque, dans notre région on disait « cannages ».